

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 8

Artikel: Encore le corbeau et le renard
Autor: E.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

femme, ni sur fils ni sur fille ni sur bœuf ni sur vache ni sur cheval, ni sur jument ni sur enfant bâtié qui sort en tentonna, bon bron, peste, maux de quartier, maux de foliet, maux de mallet, maux de violet, maux de lovet et tros a galant et toute autre maladie qui peut être. Car je te conjure que tu n'ayes aucune puissance ni sur homme ni sur femme ni sur garçon ni sur fille, ni sur bœuf ni sur vache ni sur cheval ni sur jument, ni sur enfant bâtié qui soit au nom de Dieu soit-il amen. »

ENCORE LE CORBEAU ET LE RENARD

Nous avons reçu la lettre que voici :

« Mon vieux Conte,

Vous avez donné, en vieux patois normand, la fable du « Renard et du Corbeau », où l'on trouve des expressions particulièrement savoureuses. Peut-être nos lecteurs liront-ils avec plaisir la même fable revue par Aurélien Scholl ? Elle comporte une nouvelle morale, plus moderne et mieux en rapport avec notre époque où les distractions intellectuelles consistent essentiellement à consulter les cours de la bourse, à spéculer sur les terrains, à taper le carton, et où la chasse à la pièce de cent sous constitue le plus noble des sports. Pardon ! j'oublierais les matchs de boxe et de lutte plus ou moins combinés qui font encore le maximum de recettes.

» N'est-ce pas le même Scholl qui parodiait :

Revenus des naïvetés,
Chacun dirait avec Barême ;
« Si mille écus m'étaient comptés,
J'y prendrais un plaisir extrême. »

E. F.

Le renard et le corbeau.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois...
Montrez donc un peu votre voix !

A ces mots, le corbeau, se dilatant la rate,
Enleva le mont-d'or qu'il tenait dans son bec
Et l'assujettit sous sa patte.
Entre deux branches de bois sec.
Vainement le renard se léchait la babine.
Le corbeau lui dit : Monseigneur,
Je sais fort bien que tout flatteur
Vit au dépens de celui qu'il calme.
La leçon m'a coûté jadis un camembert,
Et votre compliment ne me rend pas plus fier.
Done, monsieur du renard, veuillez battre en

[retraite,

(Avec un sourire ironique.)
Je la connais... on me l'a déjà faite !

On devient un homme de poids
En acquérant l'expérience.
Seuls, les sots, par outrecuidance,
Se laissent enfoncer deux fois.

DÉSILLUSION

Nous trouvons la romance suivante dans un chansonnier manuscrit, que l'on a bien voulu nous communiquer et qui, à son aspect, nous paraît être d'un âge très respectable. Elle est simplement intitulée :

Romance, par L. G.

et se chante sur l'air : « Compagnons du dieu de la guerre ». Voici :

Aucun mortel, sur cette terre,
N'est à plaindre comme un amant,
Qui, brûlant d'un amour sincère,
Voit rejeter ses sentiments. (bis)
En vain, veut-il pour sa défense,
Protester de ses tendres feux :
Il reçoit pour sa récompense
Le regard le plus dédaigneux. { bis

Mais alors quelle différence
D'un amant aimé tendrement :
Il a toujours des préférences,
Il a toujours le cœur content (bis)
Son sort est bien digne d'envie.
Mais, hélas ! on peut rarement
Trouver une sincère amie,
Fût-on même le plus constant. { bis
C'est ainsi que, dans cette vie,
L'on voit toujours des mécontents,
L'un est aimé de sa Zélie,
Mais l'autre n'a que des tourments. (bis)
Ah ! prenez toujours pour maxime
D'éviter ce sexe enchanteur,
Car l'homme tombe dans l'abîme
Quand il croit toucher au bonheur. { bis

Vieille histoire, toujours nouvelle, et que l'on n'écoute jamais. C'est bien heureux, en somme.

FOURVOYÉS

VOYONS, là, en toute franchise, combien croyez-vous qu'il y ait au monde de gens qui ont une occupation conforme à leurs aptitudes ? Fort peu, n'est-ce pas ?

L'organisation actuelle de la société ne se soucie point de cela. D'ailleurs, elle ne permet pas de choisir son genre de travail. Il faut avant tout gagner sa vie, partant, prendre le travail que l'on trouve, bien heureux encore quand il ne vous mesure pas trop le pain de chaque jour.

Et voilà pourquoi il y a, sans doute, bien des poètes, du sort méconnus, qui font des sabots ou pèsent de la cassonne ; bien des gens, tout au plus bons à « ramasser le crottin après le bateau à vapeur », selon l'expression pittoresque d'un ancien antiquaire lausannois, qui, favorisés de la fortune, se peuvent accorder le luxe d'encombrer les librairies et les bibliothèques de leurs inepties rimées.

La société s'en moque. Dans sa sublime logique, elle ne saurait admettre qu'un pommier produisit des courges et qu'un peuplier portât du raisin. Mais, lorsqu'il s'agit de l'homme, le seul être de la création qui estime avoir le droit de bouleverser impunément l'ordre naturel des choses, il en est tout autrement. L'anomalie a force de loi.

Quand l'homme, avec force gestes, a clamé les grands mots de civilisation et de progrès, il n'y a plus rien à répondre. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Que la société n'ait encore découvert le moyen de faire une équitable répartition de la richesse et de ses avantages, on peut à la rigueur le lui pardonner. Il est tant de facteurs qui concourent à la fortune et qui, le plus souvent, ne sont ni l'intelligence, ni le travail, ni l'économie et moins encore les scrupules. Ceux-là même qui fulminent le plus contre l'inégalité des fortunes, ont, après de concluantes expériences, dû reconnaître qu'en ce domaine l'égalité ne pourrait être réalisée que par une complète refonte du cœur et du caractère humains.

Mais, en ce qui touche la concordance des aptitudes et du travail, c'est une autre affaire. En voulant bien, il serait très possible de remettre les choses au point; tout au moins de réaliser beaucoup mieux que ce qui est.

A quoi sert-il, en effet, que la nature nous ait doté de telle ou telle qualité, de telles ou telles aptitudes, si nous n'en pouvons faire usage parce que nos parents — dans une bonne intention, souvent — ou les conditions actuelles de l'existence, nous ont forcés à prendre la direction contraire.

Dès lors, se faut-il étonner qu'il y ait si peu de bon travail dans le monde, et que tant de gens fassent de si piétre besogne, qui eussent pu accomplir œuvre excellente et utile en mettant à profit les dons qu'ils avaient reçus en partage ? C'est le sabotage conventionnel.

On ne prend pas une lime pour couper du bois, ni une scie pour planter un clou.

Eh bien !...

LE PLANCHER AUX VACHES

ECOUTEZ-vor laquelle y me raconte-là, que dans cinq ou dix ans on volera comme les oiseaux !... Caise-té, patifou !

— Mais, Marienne, c'est la pure vérité. D'ailleurs, y volent déjà, les hommes. Avez-vous pas ça lu dans les journaux ? Y z'en parlent tous les jours. Comment disent-y déjà ? L'aaa... l'aa... l'ablation, je crois. Vous l'avez pas vu ?

— Que oui que je l'ai vu, mais l'émaginez-tu que je lis ces choses que je ne crois pas ? Et puis, ces papiers, c'est pas l'évangile, au moins. Y z'écrivent tout ce qui veulent.

— Oh ! bien, Marienne, c'est pas des mensonges ; je vous assure que les hommes volent, à présent, aussi bien que les oiseaux, mais moins longtemps. Et puis, y tombent encore souvent.

— Pardi, c'est bien sûr ; sur quoi se tiendraient-y ? Aussi, qu'est-ce qu'y z'ont à faire par là-haut ? Sont-y pas bien en bas ? Qu'y z'y restent.

— Vous avez beau dire ; je vous répète que, dans cinq ou dix ans, on sera tous en l'aa.

— Eh bien, ce sera du joli ! Ah ! oui, ce sera du propre, pou les femmes, surtout... Oh ! je sais bien qu'aux jours d'aujourd'hui... Enfin, heureusement que je ne serai plus là.

— Allons, allons, Marienne, que dites-vous là ? Vous en avez encore au moins pou cinquante ans.

— Tais-toi, fou !

— Mais que oui. Et vous serez toute contente de faire aussi un petit tou dans les ais.

— Oh ! pou ça non ; jamais !

— Allons, Marienne, rien qu'une virée ; pou qui soit dit d'y être allée ?

— Non, je te dis. Jamais ! On sait se respecter, bon sens.

— Eh bien, vous serez au moins tout heureuse de les voi passer.

— Ma foi non ! Je veux pas même les regarder.

— Alors... pourquoi ?

— Pourquoi ?...

— Oui ?...

— Eh bien... parce que ce n'est pas naturel... Là !!

Y.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 26 février : en matinée, *Magda*, pièce en 4 actes, de Sudermann. — En soirée, *Le Flibustier*, drame en 3 actes de Jean Richépin et *Mlle Juliette ma femme*, comédie en 4 actes, de Paul Gaault.

Mardi 28 février, *Le Roi*, comédie en 4 actes, de Flers et Caillavet.

Jeudi 2 mars, *Phétre*, tragédie en 5 actes, de Racine, et *Le Dépit amoureux*, comédie en 2 actes, de Molière.

Voilà autant de salles comblées, car il y a là de quoi satisfaire tous les goûts.

Ces poisons d'hommes !... — Tel est donc le titre de la nouvelle « charge vaudoise » en 2 actes, écrite par M. A. Huguenin, rédacteur de la *Feuille d'avis de Renens*. Amusante et farce d'expressions savoureuses, elle a obtenu hier, au Kursaal, un vrai succès de rire. Elle est montée avec soin et fort bien interprétée.

Elle est surtout destinée aux sociétés dramatiques, de chant, de musique, de gymnastique, de nos communes vaudoises, qui préfèrent, pour leurs soirées d'hiver, les vaudoiseries aux vaudevilles parisiens.

Cette « charge » est très facile à monter et à jouer. Aucun frais de décors ou costumes spéciaux. Il y a huit personnages principaux (4 hommes et 4 femmes).

Le 1^{er} acte a pour titre : *Un apéritif qui redemande !* Le 2^{me} : *Conseil Communal et saucisses aux choux !*

Cette pièce sera jouée au Kursaal de Lausanne du vendredi 24 février au jeudi 2 mars. Matinée dimanche 26 février à 2 1/2 h.

La brochure est en vente chez l'auteur, à Renens-Gare. Prix fr. 1.50. Rabais par 10 exemplaires : fr. 12. — Demander l'autorisation pour la représenter.

Dans le même spectacle, la troupe du Kursaal donne aussi, dans un intermède varié ; de plus, il y a le Vitographe.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO